

« Lettre à ma mère »

En milieu de matinée, la chapelle abandonnée était baignée de lumière. Martin venait parfois y chercher de l'apaisement et passait de longues minutes assis dans un rayon, à observer les lézards courir sur le plancher fissuré. Il arrivait qu'une musaraigne apparaisse furtivement.

L'enfant ne restait pas plus tard que le dernier rayon du matin, se fiant à cet indicateur pour mesurer le temps. Certains jours, il laissait monter ses larmes à la vue de Marie tenant l'enfant Jésus. Il avait eu du mal à redresser la statue et y déposait régulièrement quelques fleurs des champs. C'étaient les seuls moments où il disait son nom à haute voix : « Maroussia Chanteclerc ». Il lui adressait quelques mots de prière : « Où que tu sois, je pense à toi. Je t'attends. Reviens vite maman » ... mais son mantra le plus commun, héritage maternel, était dans une litanie de « Zen Martin ! Respire ! » qu'il se répétait jusqu'à ne plus penser, ne plus entendre le chagrin de son cœur, la colère de ses poings, le désarroi de sa situation.

Martin, neuf ans, avait été laissé par sa mère à sa grand-tante Olga, détestable octogénaire fortunée. Il n'avait toujours pas compris comment sa vie avait ainsi pu basculer. Tout était allé tellement vite : l'arrestation de son père, la déportation, les larmes de Maroussia qui avait fait le siège de toutes les administrations. Il avait fallu quitter le 32 chemin des Oiseaux, partir la nuit, vite. Maroussia voulait sauver son homme et malgré la complicité qu'elle partageait avec son fils, elle avait choisi de ne pas s'en encombrer pour cette mission.

Cela faisait déjà cinq semaines qu'elle était partie et coupée du monde. Olga voyait bien que le petit garçon, déboussolé, vibrait de rage et de chagrin. Elle avait accueilli son impétueuse petite nièce avec curiosité et tout le flegme de son âge. Bien sûr, connaissant Maroussia, elle pouvait comprendre l'exigence de lutte, le déni d'injustice, la passion ! Elle avait donc accepté la garde de l'enfant, exigeant de la mère qu'elle pose avant de partir les règles du vivre ensemble : propreté, politesse, repas à heures précises.

Dans ces limites, elle l'avait laissé se poser, timide et courroucé. Elle lui avait alloué la chambre verte, avec vue sur la mer et une jolie bibliothèque en palissandre. Ernest, son homme à tout faire, trouvait incompréhensible ce manque d'encadrement de l'enfant. Mais Olga voulait laisser le temps au temps.

Après cinq semaines cependant, elle décida qu'il était approprié de faire quelque chose.

Un jeudi, après le déjeuner, elle apostropha le garçon d'un ton péremptoire : « Martin, ouvre donc mon secrétaire mon enfant. Ce bloc de papier, prends-le. Assieds-toi. »

Martin ouvrit le secrétaire, prit le bloc et s'assit. Quatre mots d'une belle écriture cursive étaient posés sur la première page du carnet : « Lettre à ma mère ».

Olga s'était levée pesamment et se tenait dans son dos. Elle appuya sa main crochue sur l'épaule de l'enfant en lui disant : « Il faut que ça sorte ! Je veux que tu lui écrives tous les jours. Dis-lui les oiseaux, la mer ou tes sentiments, mais écris. Je l'ordonne ! ».

Révolté du ton de commandement, Martin voulut se lever, mais la main de la sorcière l'agrippait fermement. Il ferma les yeux pour retenir ses larmes... « Zen Martin ! Respire ! » Après quelques minutes, il prit le stylo et écrivit « Maman, ... » ; Olga retourna s'asseoir sans le quitter des yeux.

Les jours suivants, un rituel maussade s'installa ainsi. Après le déjeuner, Olga convoquait Martin. Au début, il n'écrivit pas plus de quelques phrases, à chaque fois sur la pluie et le beau temps. Puis un dimanche, il raconta la chapelle abandonnée. Le lendemain, son écriture enfantine emplît une page entière du carnet. Le mardi suivant un dessin trouva le chemin de sa plume. Sans demander son assentiment à Olga, il prit la liberté de coller une fleur séchée dans le carnet, d'y dessiner des arbres aux feuillages sombres et des mers déchaînées qui contaient sa colère et sa solitude.

Après deux semaines de cet exercice journalier, l'enfant était plus calme et abordait son temps d'écriture avec un sourire doux, comme avant une rencontre espérée longtemps. Même Ernest, qui avait repéré le manège des deux parents éloignés, trouva à s'en réjouir sans trop comprendre ce qui se jouait là.

Olga restait silencieuse, discrète. Une fois, elle s'assoupit pendant l'exercice, arrachant sans le voir un franc sourire à Martin qui s'empressa de noter l'anecdote dans sa « lettre à ma mère ». Un mois s'écoula ainsi.

Un midi, le stylo au coin des lèvres, Martin resta pensif quelques minutes. Puis il se tourna vers la vieille dame et osa demander « Comment tu la connais, toi, ma maman ? Pourquoi c'est à toi qu'elle m'a laissé si longtemps ? ». Olga tapota le sofa sur lequel elle était installée, l'invitant

à la rejoindre et ainsi réunis, elle raconta l'enfance de Maroussia, ses souvenirs de trottinettes et genoux griffés en été, la bande d'amis avec laquelle elle récitait des poésies sur la falaise, en hurlant dans les tempêtes d'automne, ses heures de lectures dans la chambre verte au plus froid de l'hiver et les jolies robes qu'elle aimait étrenner au printemps, au bal du village. Olga et son frère avaient toujours été très proches et il sembla naturel à celui-ci d'élever sa fille dans la maison familiale lorsqu'il se retrouva veuf. Maroussia était venue à Olga avec son fils tout naturellement, comme un lac retourne à sa source.

Au rituel d'écriture s'ajouta un rituel de causeries entre l'octogénaire et l'enfant assagi. Olga se risqua elle aussi à poser quelques questions. Martin prenait toujours le temps de réfléchir à ses réponses, de plonger dans les souvenirs émus de son enfance choyée, entre son père fantasque et sa mère bohémienne.

La colère était envolée, mais la tristesse revenait parfois, par vagues. Tout bronzé par un été d'errances en bord de mer, le petit garçon était une nouvelle fois réfugié dans la chapelle

abandonnée lorsqu'il fut assailli par une puissante bouffée de nostalgie et un désespoir désarmant. Ce mardi-là, cela faisait trois mois que Maroussia n'avait pas donné de nouvelles.

L'automne s'installait subtilement et la sensibilité de Martin répondait sans faillir au changement de saison. Les lézards n'amusaient plus son cœur lourd. La statue de Marie ne lui apportait plus aucun apaisement. Même l'écriture était insipide. Olga était devenue une amie, mais l'absence de ses parents et plus encore, l'ignorance de leur situation était insoutenable.

Un nuage de poussière s'élevant sur la route le releva d'un bond, le cœur battant la chamade. Saisi d'une certitude étrange, il bondit jusqu'à la maison et arriva en même temps que la voiture étrangère. Ne reconnaissant pas l'homme maigre qui en sorti tout d'abord, il soupira, découragé puis ouvrit les yeux, éberlué, en voyant descendre la deuxième passagère, à qui Olga ouvrait déjà grand les bras. « Maman !! » cria-t-il en se ruant vers elle, « Maman !! ».

Le trio d'adultes accueillit Martin pour une embrassade de joie et de larmes quand enfin l'enfant reconnut son père dans l'homme qui venait de débarquer. « Papa !! » « Maman !! » Martin riait et pleurait, incrédule. Tout le monde parlait en même temps et il fallut qu'Ernest prenne les choses en main en poussant la famille réunie dans le patio où il leur servit une collation qui redonna des couleurs au père et permit à Maroussia de résumer leur périple. Assis à côté d'Olga, Martin regardait sans y croire le couple qu'il avait devant les yeux. Il notait la barbe sale, les cheveux emmêlés, la jupe négligée, la pâleur, les yeux brillants, les doigts enlacés... il n'entendait plus quand finalement, d'un serrement de sa main, Olga le ramena à la réalité, à la chaleur et à la lumière d'un monde où il n'était plus orphelin.

Martin et ses parents passèrent encore trois semaines avec Olga pour reprendre des forces et décider des prochains événements.

Tous les jours, Martin écrivit dans son carnet, après le déjeuner quand les adultes se retiraient pour la sieste, le laissant deviser avec Olga. C'est elle qui lui proposa de laisser Maroussia lire enfin cette « lettre à ma mère », pour boucler cette aventure et tourner la page de cet été si douloureux. Il le fit, avec gravité, solennel et tremblant.

Quelle ne fut pas sa surprise lorsque Maroussia sortit de sa besace un carnet identique, élimé et corné, qu'elle lui offrit dans un sourire et une embrassade mouillée. « Je t'ai écrit aussi Martin, j'ai pensé à toi chaque jour. Dans ce carnet je te dis que quoi qu'il arrive, je t'aimerais. Et je suis heureuse de pouvoir te le dire de vive voix et avec ton père près de moi, près de nous. »

« Quoi qu'il arrive, je t'aimerais. ».

Récompensée par le 2^{ème} prix